CHAPITRE II

L'hôtel de la marquise, de Chevannes, bâti vers le milieu de la grande rue, dans la vieille ville de Lasson, avait encore ses volets clos et ses rideaux tirés. La lourde port, de chêne à deux battants, n'avait pas encore tourné sur ses gonds chargés de rouille pour laisser passer la grande cruche de cuivre de la laitière ou la grosse miche brune et les petits pains couleur d'or du boulanger, lorsqu'un jeune homme, qui venait du côté du marché, en s'avançant d'un pas agile, s'arrêta soudain sur le porche, et souleva vivement le marteau.

Le vieux concierge, qui parut au bout d'un instant, avait l'air encore passablement endormi et, en marchant, se frottait les yeux ; pourtant, il ne sembla pas trop contrarié en apercevant le jeune homme.

—Comment ? c'est vous, monsieur Louis ? dit-il. Déjà en course si matin ?

—C'est que, voyez-vous, monsieur François, j'ai grand besoin de parler à ma mère.... Des lettres que j'ai reçues hier soir, et auxquelles je dois répondre.... Enfin, j'ai pensé qu'il me serait plus aisé de la trouver seule si je venais dès le matin.

—Ça, c'est sûr.... D'autant mieux qu'aujourd'hui, comme Mme la marquise a pris un petit rhume, elle n'ira sans doute pas à la messe. Enfin Joseph n'a pas reçu l'ordre d'atteler.... Cela fait que Mme Habert aura bien plus de temps à vous donner. Elle pourra causer avec vous, peut-être bien pendant une heure.

—C'est bon. Merci, François, dit le jeune homme, en montant le grand escalier de pierre, en homme qui connaissait l'intérieur de l'hôtel.

Ce fut au second étage qu'il s'arrêta, et poussant légèrement la porte rembourrée, il vint frapper à l'entrée d'un long corridor.

—C'est moi, mère, dit-il, en même temps.

Il avait eu raison d'avertir, car on ne le fit pas attendre. La porte s'ouvrit aussitôt, et, avant même qu'il eût parlé, Mme Habert, grande femme encore belle, à la taille droite aux cheveux brun foncé, aux yeux vifs, mais moins gais que ceux de sa sœur, Mme Rose, lui avait saisi la main, passé un bras autour du cou, et sans rien dire encore, l'embrassait tendrement.

Puis, s'avançant de quelques pas dans cette chambre assez vaste, un peu sombre simplement mais confortablement garnie de quelques vieux meubles massifs, elle fit asseoir son fils près d'elle !

—Tu as bien fait de venir ce matin, mon cher Louis. Je suis toujours heureuse de te voir. Mais, aujourd'hui, surtout, car j'ai quelque chose à te dire.

—Moi aussi, chère mère. Et j'ai pensé que je pourrais plus aisément, de grand matin, vous voir et vous parler.

—En effet. La marquise est un peu souffrante, et se lève assez tard... Mon enfant, j'ai reçu hier une lettre de ma sœur Rose.

—Et moi aussi, maman....Alors vous savez déjà à peu près ce que j'ai à vous dire.

—Oui, probablement. La tante et l'oncle t'invitent à venir à Vervieux.

—Et voici justement la raison pour laquelle nous devons nous entendre et nous concerter, chère mère. S'il ne s'agit que d'une visite momentanée, d'une simple invitation, je suis tout prêt à l'accepter avec empressement. Vous savez combien je suis attaché à cet excellent oncle Jérôme et cette chère tante Rose ; avec quel sentiment de bien-être et de paix, quelle joie, je me retrouve dans leur joli jardin bien vert et leur gentille petite maison.... Mais dans cette lettre de ma tante, dans les instances qu'elle m'adresse et les expressions dont elle se sert, je crois démêler autre chose. Alors la situation changerait totalement de face, et, malgré toute l'affection que je porte à ces bons parents je ne pourrais pas accepter. Aussi suis-je bien aise que vous puissiez, en connaissance de cause, me donner votre avis ; car sûrement, à cet égard, puisque ma tante vous a écrit, vous devez être renseignée encore bien mieux que moi, chère mère.

—En effet, mon enfant. Voici ce que me dit, sans grandes phrases, tout uniment, la bonne tante Rose. Il parait que, depuis quelque temps, la santé de son mari est moins bonne qu'autrefois, et commence à l'inquiéter. C'est le moral qui affaiblit, surtout, et qui aurait besoin d'une source de vigueur nouvelle, d'un souffle de chaleur et de vie. C'est pour cette raison que ton oncle, inspiré par elle, voudrait t'appeler près de lui, te